

Culte accueil du 20 septembre 2026

Matthieu 20,1-16

Chers amis,

Voilà une histoire qui, si elle se produisait quelque part en France ces jours-ci, provoquerait une levée de boucliers des syndicats, et une mise en grève immédiate des salariés ! Un beau chahut, relayé par les médias, dans lesquels ce patron inconséquent serait montré du doigt et vilipendé, peut-être même trainé en justice. **Car enfin, ce n'est pas juste !** On ne peut pas payer un ouvrier qui a travaillé douze heures dans la chaleur du jour comme celui qui n'a fait qu'une heure à la fraîche. Un patron ne doit pas faire preuve de favoritisme ou d'indulgence à l'égard de certains de ses salariés, tout en traitant les autres sans égard particulier. Lorsqu'un salarié constate qu'il est, en proportion, moins payé que d'autres sans raisons apparentes, et qu'il demande des explications, il est dans son droit le plus strict.

Oui, mais... N'oublions pas que ce curieux récit est une parabole. Jésus utilise souvent les paraboles quand il enseigne. Il conduit ainsi l'auditeur à un détour : la parabole permet de réfléchir autrement. L'auditeur, n'y étant pas directement impliqué, peut aborder les questions avec plus de recul. Et la parabole est là pour le déplacer, pour lui faire faire un bout de chemin. Peut-être est-ce pour cela qu'elle se présente souvent comme un récit illogique, qui fait réagir. **L'indignation du lecteur ou de l'auditeur, son incompréhension, fonctionnent comme un moteur ; le voilà contraint de chercher pourquoi la parabole présente les choses ainsi. Le voilà qui, presque malgré lui, cherche le sens caché du récit.**

Dans le cas de la parabole que nous venons de lire, c'est sur le personnage du « maître de maison » que se focalise dès le début l'attention. Et, à n'en pas douter, c'est de Dieu lui-même que ce maître de maison est une figure. Dieu est souvent comparé, dans les évangiles, à un maître de maison, et la vigne représente, déjà dans l'Ancien Testament, le peuple d'Israël. Jésus, par cette parabole, cherche donc à interroger l'image que ses auditeurs se font de Dieu.

Car toutes et tous, que nous le voulions ou non, nous trimballons des images de Dieu, toutes et tous, nous nous faisons une idée de Lui, elle-même

pétrie de ce que nous avons reçu à travers notre éducation, et par la culture ambiante. Et s'il est une image qui a été puissamment relayée par l'iconographie, et qui demeure aujourd'hui encore dans bien des esprits, c'est bien celle d'un Dieu juge, pesant à la fin des temps dans sa balance les actes bons ou mauvais de l'homme, et l'envoyant soit en enfer, soit au paradis !

Or le maître de maison de la parabole n'a rien à voir avec cela ; c'est vraiment un curieux personnage ! Un patron qui, cinq fois dans la journée, sort de son bureau climatisé pour se rendre à l'agence d'intérim pour voir s'il n'y traîne pas quelques désœuvrés, ça n'existe pas ! La place d'un patron est dans son bureau, calé dans son fauteuil de cuir ; le recrutement, ce n'est pas son affaire, c'est le DRH qui le gère. **Dans la parabole, le maître de maison ne cesse de « sortir » ;** sortir d'où, on ne le sait pas. **Mais ce patron-là se tient au dehors, avec ses ouvriers,** on dirait qu'il n'aime pas les bureaux climatisés. **Il sort, au grand vent, en pleine rue, il se fait proche de ces hommes qui n'ont pas de travail, pas de direction pour leur vie, pas de patron.** Son souci à lui, dirait-on, ce n'est pas d'avoir le bon nombre d'ouvriers, ni de recruter les meilleurs : non, son souci, c'est que tous soient embauchés, qu'il ne reste personne, que chacun ait une tâche, un but, une mission. Et pour cela, il est prêt à toutes les concessions.

La première fois qu'il sort, le jour se lève à peine, il est six heures, et il embauche ceux qui sont là, les matinaux, les sérieux, les ponctuels. **La seconde fois**, il est neuf heures, le soleil commence à chauffer, et il embauche ceux qui sont arrivés entre temps. **La troisième fois**, il est midi, le soleil tape haut dans le ciel. **La quatrième fois**, il est trois heures déjà, la journée est bien avancée. Mais **la cinquième fois**, il est cinq heures de l'après-midi ; le soleil, dans une heure, sera couché, et les ouvriers s'arrêteront. **Embaucher encore, à cette heure-là, c'est absurde.** Et pour la première fois, le maître questionne, il entre en dialogue : « Pourquoi êtes-vous restés là tout le jour, sans travail ? ». « C'est que personne ne nous a embauchés », répondent les ouvriers. **Cruelle solitude de celui qui se sent inutile, qui finit une journée vide de sens, une journée « pour rien ».** Ce maître-là est pris aux entrailles par leur aveu, et il les envoie : « Allez, vous aussi, à ma vigne ». En quelques mots, il redonne espoir et dignité, en quelques mots, il relève, il restaure cette journée vide de sens.

Mais c'est la chute de la parabole qui interroge le plus. Que le maître fasse venir les derniers embauchés en premier... passe encore ! Mais voilà qu'il leur donne autant que ce qu'il a promis aux premiers : une pièce d'argent, le salaire d'une journée de travail, de quoi faire vivre une famille pendant 24 heures. On comprend les murmures des premiers lorsqu'ils reçoivent la même somme ! Pourtant, le maître se défend d'être injuste ; aux ouvriers embauchés à 9 heures, il avait d'ailleurs promis de donner « ce qui est juste ».... **Comment comprendre cela ?**

C'est, je crois, que la justice de Dieu excède notre justice. La justice de Dieu, c'est sa grâce offerte à tout homme, toute femme, tout enfant. La justice de Dieu, c'est celle qui s'exprime dans ces mots du maître de maison : « Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi ». La justice de Dieu, c'est de poser le même regard de miséricorde et de tendresse sur celui ou celle qui, ce matin, est venu « pour voir », que sur les anciens, les piliers de cette paroisse.

Et cela n'est pas sans nous bousculer ! Car nous le savons, la sociologie de notre Église est en plein bouleversement : celles et ceux qui, parmi nous, sont des protestants de souche, sont de moins en moins nombreux, alors qu'augmente le nombre de celles et ceux qui viennent d'autres horizons, qui sont en recherche, qui ont choisi de se joindre à nous de manière récente. Même parmi les personnes en responsabilité, les conseillers presbytéraux, les pasteurs, nombreux sont ceux qui ne sont pas nés de parents protestants. **Les ouvriers de la onzième heure seront bientôt plus nombreux que ceux de la première !** Faut-il s'en inquiéter ? Faut-il s'alarmer d'une perte de valeurs, d'un protestantisme dont l'héritage se délayerait peu à peu, au risque de se perdre ?

Je ne crois pas. Bien sûr, il nous faut être vigilants à garder la charpente, ce qui structure notre Église, la lecture de la Bible, et quelques piliers théologiques qu'il nous faut sans cesse rappeler et expliquer. **Mais ce bouleversement est pour nous une occasion rêvée de revenir à l'essentiel du message de la Réforme.** Depuis plus de 500 ans, les Églises de la Réforme, modestement, maladroitement peut-être parfois, tentent de porter à leurs contemporains **ce message d'un Dieu qui sort à la recherche de l'homme, et ne veut en laisser aucun de côté, d'un Dieu qui aime de manière inconditionnelle, et ne rétribue pas au mérite.** Depuis 500 ans, les Églises de la Réforme sont portées par cette conviction, et essaient de la faire partager à d'autres. Le Dieu juste n'est pas un juge terrible qui pèse dans sa balance

les âmes des hommes ; **c'est un Dieu serviteur qui en Jésus se fait homme, et par sa mort nous rend justes, offrant à chacune et chacun une vie renouvelée et pacifiée. Pour ce Dieu-là, il n'est pas d'indignité qui ne soit couverte par la grâce. Tous sont invités et accueillis.** Entre nous, chers amis, il n'y a pas de hiérarchie. Tous, nous sommes prêtres, prophètes et rois. Tous, nous sommes invités à travailler dans la vigne. Tous, nous sommes des mendiants de la grâce et des envoyés.

Au maître qui leur demande pourquoi ils sont là, désœuvrés, les ouvriers de la onzième heure répondent : « C'est que personne ne nous a embauchés ». Toi qui n'a personne, sache-le ce matin : le Seigneur t'appelle, toi aussi.

Amen